J.F. Editions — Imprimerie de Clairvivre - 24 — Dépôt légal 1er trimestre 1968
Directeur de la Publication : Monsieur ROSENER

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
ET
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES



N° 51 - Mars 1968

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

N° 51 - Mars 1968

TABLE DES MATIÈRES

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

2 MARS 1968

La séance est ouverte à 19 h 10 sous la présidence de M. Georges Posener, président.

Compte rendu de la précédente assemblée :

En l'absence de M. Vercoutter, secrétaire, M. Leclant, vice-président, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du 8 juin 1967, qui est adopté à l'unanimité.

Membres excusés :

M. Bossier, Mme Billot, R. P. du Bourguet, MM. J.-Ch. Briot, Derchain, Monfort, Ramond, Dr Robine, MM. Valeur, Vaucher, Heerma van Voss.

Présentation de nouveaux membres :

Mlle Allerme, Mme de Beco, Mme Bellion, Mlle Berger, M. Boreux, Mlles Brini, Budichovsky, Coche, Diot, MM. Grenier, Jack, Mlle Juhel, MM. Lannois, Loffet, Mmes Mamlouk, Martin (Michèle), Negroni, Mlles Paulard, Rigal, MM. Roquet, Roussel, Mlle Vaucamps, M. Vernus.

Nouvelles de la Société :

Le président annonce que le n° 19 de la Revue d'Égyptologie est à l'impression. Nous avons déjà la matière du tome 20, à la suite

duquel est prévu un index des vingt premiers volumes, actuellement en préparation. La société, ayant fait rééditer les bulletins épuisés, est actuellement en possession de leur collection complète. Nos adhérents peuvent acquérir, au prix de 3,50 F l'unité, les numéros qui leur manquent. S'adresser à Mme Le Corsu, au Cabinet d'Égyptologie du Collège de France.

Communications :

Deux communications étaient au programme :

1. M. J.-L. de CENIVAL : Vingt ans d'acquisitions du Département des Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre (avec projections en couleur).

2. Mme F. LE CORSU : Un oratoire pompéien consacré à Dionysos-Osiris (avec projections en couleur).

La séance est levée à 19 h.

MEMBRES BIENFAITEURS, 1968

Mlle ALLERME.
M. BASSIER.
M. BECKER.
Baronne de BENOIST.
Comte de BLACAS.
M. COULON.
M. DEGARDIN.
Mlle DOLZANI.
Mlle LAMY.
M. le professeur LECLANT.
M. LOFFET.
Mme MARTIN.
M. le professeur POSENER.
M. PROST-MARECHAL.
Mme SABATIER.
M. le professeur SCHOTT.
M. TATEOSSIAN.
Général TOULOUSE.

VINGT ANS D'ACQUISITIONS DU DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES DU MUSÉE DU LOUVRE

J.-L. de CENIVAL

Une exposition consacrée aux récentes acquisitions des divers départements du Musée du Louvre durant ces vingt dernières années va se terminer dans quelques jours. Le Département des Antiquités Egyptiennes y montre un peu plus de soixante pièces, souvent de haute qualité. Cet ensemble suffit à prouver que, si les crédits ne sont pas toujours abondants dans tous les domaines, dans celui des achats ils nous permettent d'occuper, parmi les grands musées du monde, une position enviable ; ils prouvent aussi que ces crédits, tout de même mesurés, ont été utilisés au mieux, que nos collections s'enrichissent en œuvres d'art de presque toutes les époques de l'histoire pharaonique et que les lacunes se bouchent rapidement. Cette exposition, qui repose sur une sélection sévère, ne donne cependant qu'une idée incomplète du rythme et du caractère général des entrées. Pendant ces vingt dernières années, en effet, ce sont plus de 8 500 objets qui, d'une manière ou d'une autre, sont arrivés au Louvre. 7 500 environ sont venus par grandes masses (collections Guimet, Curtis, Weill). Les 1 000 autres représentent le « train-train » des acquisitions. Pour compléter la sélection qu'offre l'exposition de l'Orangerie, c'est de ces 1 000 objets (moins 60) que je voudrais vous parler.

Le Département des Antiquités Égyptiennes n'a pas de crédits d'achat particuliers. Les crédits dépendent de l'ensemble des musées nationaux (Louvre, Guimet, Art Moderne, Cluny, Ver-

sailles, Fontainebleau, Saint-Germain-en-Laye, Malmaison, etc.). Ces sommes proviennent d'une subvention annuelle donnée par le Ministère des Affaires Culturelles, des revenus d'un certain nombre de donations de biens, et du prix des entrées au Musée.

Les crédits sont attribués pour l'achat de telle ou telle œuvre présentée par un Conseil, nommé par le ministre, qui comprend, outre les secrétaires perpétuels des Académies des Beaux-Arts et des Inscriptions et Belles Lettres, les directeurs des Musées de France et du Louvre, des représentants de l'Administration et des personnalités du monde des arts.

La présentation d'une œuvre au Conseil doit être autorisée par un Comité comprenant les conservateurs en chef et conservateurs de classe exceptionnelle. Ce Comité peut lui-même décider de l'achat d'œuvres peu coûteuses sur une part de la somme que le Conseil met à sa disposition et que l'on appelle « petits crédits ». Donc, si un antiquaire apporte une pièce qui paraît suffisamment intéressante, le conservateur en chef, une fois le prix fixé, doit présenter la pièce au Comité. Ou bien c'est une œuvre d'intérêt purement archéologique et peu coûteuse, et alors le Comité peut l'inscrire sur les petits crédits et en décider l'achat, ou bien la pièce est plus importante ou plus spectaculaire et le Comité accorde ou refuse au conservateur en chef le droit de présenter la pièce au Conseil qui décide de l'achat ou du rejet en dernier ressort et à la majorité. Une œuvre refusée en une période de pauvreté peut être représentée plus tard.

A ces achats s'ajoutent naturellement les dons : dons d'abord que fait chaque année à un département ou à un autre la Société des Amis du Louvre, à laquelle nous devons par exemple le haut de la statuette en schiste émaillé de la reine Tiy, et dons de particuliers qui, pour certains départements, sont plus abondants que les achats et, pour nous, le sont à peu près autant ; il suffit de citer le legs Curtis ou le don, par M. Lami, de cette admirable tête de Basse Époque en schiste exposée à l'Orangerie (n° 118).

Enfin, depuis la campagne de sauvetage de la Nubie, les gouvernements égyptiens et soudanais attribuent au pays subventionnant des fouilles, la moitié au moins des objets trouvés.

Il n'est pas question d'énumérer les 1 000 objets acquis dans ces vingt dernières années ; je ne voudrais pas non plus faire une sélection qualitative qui fausserait l'impression générale. Le meilleur procédé m'a paru de choisir quelques années plus ou moins favorables, d'en énumérer toutes les acquisitions et de projeter des photos de la plupart d'entre elles. Il n'existe pas d'année parfaitement moyenne. J'ai exclu les extrêmes : 1966 avec une seule entrée, 1951 avec la réception des 1 000 pièces de la collection Curtis, souvent des objets d'art dit mineur mais choisis avec un goût exceptionnel (vases en pierre, faïences, etc.) ; avec l'apport aussi des 5 000 objets qui nous ont été confiés par le Musée Guimet où, au millieu d'un fatras d'œuvres laides, banales et mal conservées, se distingue l'admirable collection d'œuvres d'époque romaine trouvées par Gayet à Antinoé ; avec encore les 1 500 objets du legs Weill (avec réserve d'usufruit) riche en documents archéologiques des périodes anciennes trouvés surtout à Zawiet el Meitim ; avec, enfin, près de 300 objets divers. Dans ce qui restait, j'ai choisi arbitrairement deux années moyennes (1948 et 1953) et une année riche (1967), années réparties relativement régulièrement dans cet intervalle de vingt ans.

1948

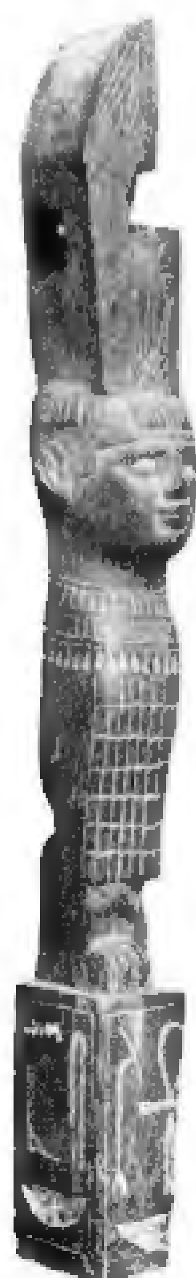
Sont enregistrés pour cette année au livre d'entrée :

E. 17302. — Le don par R. Weill des fragments d'un papyrus funéraire au nom du roi, par ailleurs inconnu, Padianty, qu'il a publiés dans le n° 49 du Bulletin de l'Institut Français du Caire (p. 57-65). Ce roi est probablement à situer dans la période d'éparpillement du pouvoir royal qui a précédé l'arrivée de Piankhi en Égypte.

E. 17303-31. — Le don par P. Barguet d'un lot de silex trouvés par lui dans la région thébaine, silex datant du Moustérien et des époques postérieures. Ce lot apporte un important complément à une collection très pauvre dans ce domaine. L'achat de la statuette de Idy exposée à l'Orangerie sous le n° 95.

L'achat d'un lot comprenant :

E. 17333, h : 42,5 cm. — Un pied de meuble en bois, incrusté de pâte blanche, dont la partie centrale est constituée par le devant d'un sphinx ; cette pièce est probablement à dater de la XXVᵉ dynastie (fig. 1) ;



E. 17333 : Pied de meuble. Hauteur : 42,5 cm.

E. 17334, h : 17,5 cm. — Un fragment d'une statue d'un certain Oudjahorresné, qui était figuré à genoux, présentant une image d'Osiris (XXVIᵉ dynastie ?) ;

E. 17335, h : 19,3 cm. — Un oushebti en bois dur du *sedjem-âsh* Hésymeref (fin de la XVIIIᵉ dynastie ?) ;

E. 17336, 9 x 9 cm. — Moule en pierre destiné à la fabrication de figurines, probablement de cire, d'un oryx pattes liées et d'un bœuf pattes liées et tête tranchée ;

E. 17337, 21 x 11 cm. — Une palette en schiste prédynastique, ovale, évoquant l'aspect d'un oiseau (pl. I, A).
L'achat d'un autre lot comprenant :

Une statuette de femme en cuivre de la première partie de la XVIIIᵉ dynastie, exposée à l'Orangerie sous le n° 102 ;

E. 17339, 6 x 7 cm. — Le haut d'une figurine en faïence du dieu Bès, avec la coiffure, au verso de laquelle sont figurées deux oies conduites par un chat (pl. I, B) ;

E. 17340, h : 7,7 cm. — La moitié supérieure d'une statuette en schiste du scribe Soutekh (2ᵉ moitié XVIIIᵉ dynastie ?) (Pl. II, A).

Le don par Mᵐᵉ Maspero d'une série de bracelets coptes.

E. 17354. — L'achat d'un grand support d'autel ou de coupe à encens au nom d'un Padihorpakhéred.

Sur les onze œuvres « pharaoniques » acquises, deux seulement ont figuré à l'exposition de l'Orangerie : la statue d'Idy et la statuette de femme en cuivre. Cette dernière est un témoin archéologique particulièrement précieux, puisqu'elle est un des plus anciens exemples d'une technique dont la date de naissance est fort discutée : l'inscrustation sur cuivre ou bronze ; elle n'est datée que par le style et la coiffure, mais d'une manière exceptionnellement nette, et ne peut être postérieure au milieu de la XVIIIᵉ dynastie.

Presque toutes les autres pièces, si elles n'ont pas de mérites artistiques aussi évidents, apportent par leur originalité, soit absolue, soit par rapport à ce que nous possédions déjà, un appréciable complément à nos collections. Il en est ainsi par exemple de la palette protohistorique d'un type que nous ne possédions pas, des silex, du pied de meuble, de la coiffure de Bès avec le chat meneur d'oies au verso, etc.

1953

Sont enregistrés pour cette année :

E. 25377, h : 11 cm. — L'achat d'un oushebti, type Deir el-Bahari, de la reine Makaré et
d'une figurine du dieu Ptah-patèque debout sur les crocodiles, exposée à l'Orangerie sous le n° 123.

L'achat de deux bijoux de Basse Epoque :

E. 25379, 7 x 14 cm. — Fragment d'un collier-pectoral en or incrusté de lapis, de turquoise et de cornaline ;

E. 25380,5 x 6,5 cm. — Paire de bouts de collier ousekh figurant des têtes de faucons faites d'or plaqué sur âme de bois et incrusté de pâte de verre bleue.

E. 25381, L : 12 et 8 cm. — L'achat de deux paires d'éléments d'angle d'un siège, en bronze, ornés respectivement de têtes et de queues de lion.

E. 25382, h : 23 cm. — Le don par M. F. Maspero de deux vases « amratiens » rouges à décor blanc ;

et E. 25383, ɸ 11,5 cm. — Le plus grand est orné de zigzags et de représentations d'arbres. (Pl. II, B). Notre département était très pauvre en objets de cette époque ; ce vase est même le premier qui présente un décor autre que géométrique.. Tous deux ont été trouvés à Gebelin en 1885.

L'achat d'un fragment de sarcophage (?) peint d'époque romaine exposé à l'Orangerie sous le n° 131 et

E. 25385, 8 x 8 cm. — d'un fragment de coupe avec représentations magiques.

E. 25387. — L'achat d'éléments de perruque très semblables à ceux trouvés dans la tombe des trois princesses de l'entourage de Thoutmosis III. Apparus sur le marché en même temps, ils ont probablement la même origine. Il faut cependant noter que Winlock les considérait comme des imitations modernes[1].

E. 25388, h : 39 cm. — L'achat d'une statue, sans tête, du général en chef à Héracléopolis, Sémataouytefnakht, contemporain de Psamétique I, présentant l'emblème d'Hathor.

Comme 1948, l'année 1953 avec ses onze entrées est une année plutôt pauvre : aucune pièce vraiment spectaculaire n'y a été acquise ; deux œuvres seulement ont été envoyées à l'Orangerie où elles ne comptaient pas parmi les vedettes. Ce n'est pas dire cependant que notre département ne s'y soit pas enrichi ; le grand vase amratien n'aurait peut-être pas ajouté grand-chose aux collections de l'Ashmoleum Museum d'Oxford, par exemple, riches en œuvres de toutes les époques de la préhistoire, mais, au Louvre, il comblait partiellement un de nos « trous » les plus profonds ; les éléments de siège en bronze amenaient un important complément à notre collection de mobilier où ne figuraient que des éléments de bois ; enfin le fragment de pectoral et les extrémités de collier prenaient une place importante au milieu des bijoux de Basse Époque, déjà nombreux sans doute, mais généralement de petite taille et parmi lesquels ne figurait aucun parallèle à ces pièces.

1967

Sont enregistrés pour cette année :

L'achat d'un coffret d'albâtre contenant des sceaux du roi Mentouhétep, exposé à l'Orangerie sous le n° 93.

1. Voir Winlock, *The treasure of three egyptian princesses*, p. 15, n° 5.

E. 25689, L : 57 cm. — L'achat d'une harpê de bronze dont la poignée et le pommeau sont marqués aux cartouches de Ramsès II. La poignée était complétée par des plaques d'ivoire dont il ne reste que des traces. Le Louvre ne possédait aucun exemplaire de ce type d'arme.

L'attribution, par le gouvernement du Soudan, d'une partie des objets découverts au cours des fouilles de la mission française dirigée par M. Vercoutter :

E. 25690. — Un lot de tessons provenant des fouilles d'Akcha (époque méroïtique) et de celles de Mirgissa (du groupe A, du groupe C, du type « Kerma » et de type égyptien XIIe dynastie). Nous espérons réunir ainsi petit à petit un échantillonnage de tessons des diverses époques, relativement bien datés, et pouvant être utilisés pour des « travaux pratiques » archéologiques, et faire l'objet d'une étude sur la technique céramique (température de cuisson, composition des terres, etc.), entreprise au Laboratoire du Louvre par M. Petit ;

E. 25691-706. — 16 masques, ou fragments de masques de momie, de la Deuxième Période Intermédiaire, de stuc peint ou doré, qui ont été trouvés, généralement en très petits morceaux, dans le cimetière de Mirgissa. Les trois plus beaux sont exposés à l'Orangerie (nos 99-101) ;

E. 25707-25. — 18 vases provenant de la ville de Mirgissa. Ce sont de bons exemples de la poterie ordinaire de la fin du Moyen Empire.

Le don par M. Saméda, de trois objets qui, d'après le donateur, auraient été trouvés avec d'autres remontant certainement à la période prédynastique. Il s'agit de :

E. 25726, h : 12 cm. — Un fragment de masque d'homme en terre cuite ;

E. 25727, h : 16,5 cm. — Un vase dont le bouchon a la forme d'une tête d'homme grossièrement modelée et qui est orné de protubérances évoquant des bras humains ;

E. 25728, h : 15,7 cm. — Un singe en pierre tenant un cylindre creusé à sa partie supérieure d'une cupule, destinée peut-être au broyage du fard. Pour la date de chacune de ces trois pièces, on peut provisoirement hésiter entre l'époque prédynastique suggérée par les circonstances de la trouvaille (?) et le Moyen Empire suggéré par quelques parallèles.

E. 25952, h : 22,2 cm. E. 25954, h : 21 cm. E. 25951, h : 14,7 cm et E. 25953, h : 13 cm. — Le don de la collection de M. de Boisgelin (ancienne collection de Clercq). Avant de disperser sa collection, M. de Boisgelin a eu la générosité d'offrir au Louvre de prendre tout ce qui l'intéressait, avec la seule condition que les pièces choisies soient ensuite exposées. La plus grosse partie de cette collection était constituée d'œuvres de Grèce et du Proche-Orient. Le Louvre a profité largement de cette offre et fera de ces œuvres une exposition particulière dans le courant de cette année. Notre département a reçu, outre quelques bronzes de belle qualité (Mout, Néferhotep, Osiris, Imhotep : E. 25952, 25954, 25951 et 25953, plus de deux cents scarabées.

E. 25963, h : 32 cm. — Une tête en marbre de la première moitié du Ier s. av. J.-C., ayant une ressemblance frappante avec celle de la statue de Penmeret dont le corps, trouvé par P. Montet à Tanis, est au Louvre, et la tête au Caire. Cette pièce n'est peut-être pas de fabrication égyptienne, elle peut venir de Syrie ou d'un autre point du monde hellénistique. Même alors, elle resterait un témoin particulièrement éloquent des interconnexions entre l'art romain, l'art héllénistique et l'art égyptien à cette époque ;

E. 25959, h : 30,5 cm. — Une « poupée » en bronze, aux bras articulés, aux formes généreuses que l'on considère couramment, à tort ou à raison, comme la marque de la XXVe dynastie ;

E. 25960, h : 27 cm. — Un grand oushebti en pierre de Kenimen (époque d'Aménophis II) ;

E. 25961, 9 x 6,7 cm. — Un moule en serpentine destiné à couler des figurines métalliques. Ce moule est d'un type courant, mais le Louvre n'en possédait aucun exemplaire aussi complet à motif « pharaonique » ;

E. 25962, h : 5,3 cm. — Une aryballe en forme de hérisson ; ces vases, comme les aryballes simples, de faïence, ornées souvent de cartouches de rois saïtes, ont été trouvées en plusieurs points du monde méditerranéen ; elles ne sont probablement pas de fabrication égyptienne, mais proviennent peut-être de Rhodes ou de Naucratis.

Toujours pour l'année 1967, on relève :

E. 25964, 2,3 cm. — Le don, par M. Petitjean, d'une bague sur le chaton de laquelle est gravé un « Osiris-Canope ».

L'achat d'une statue d'homme du Iᵉʳ s. av. J.-C. exposée à l'Orangerie (n° 86).

E. 25980, h : 32 cm. — L'achat d'une statue (sans tête) représentant le vizir Paser (règnes de Séthi I et Ramsès II) à genoux, présentant une stèle où sont figurées les divinités : Neith, Ptah, Ouret-Hékaou. Cette œuvre, riche en enseignements sur la topographie religieuse du Delta, a été étudiée par J. Yoyotte dans son cours de l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

E. 25981. — L'achat d'un oushebti de faïence de la fin de la XVIIIᵉ dynastie.

E. 25982, 50 x 31 cm. — L'achat de la stèle du roi Kahedj (?). Ce monument important, qui doit remonter à la IIIᵉ dynastie, nous montre un roi, au nom d'Horus jusqu'ici inconnu, embrassé par le dieu Horus. Il vient de faire l'objet d'une communication de M. Vandier devant l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

E. 25983, 82 x 55 cm. — L'achat de la stèle de Peniset. Cette grande stèle de la fin de l'Époque Ptolémaïque ou du début de l'Époque Romaine est inscrite en hiéroglyphes et en démotique. Elle est ornée d'une représentation très rare : le mort et des membres de sa famille, à genoux, rendent le culte funéraire (?) à leurs parents (ou aux statues de ceux-ci) représentés sous la forme de statues-cubes.

Le don par M. Kofler-Truniger de deux statues :

E. 25984, h : 24 cm. — Une statue du ministre des finances de la fin de la XVIIIᵉ dynastie, May (sans tête et sans pieds) représenté à genoux et présentant l'emblème d'Hator ;

E. 25985, h : 19 cm. — Une statue de Péhésoukher (milieu de la XVIIIᵉ dynastie) (sans tête) représenté assis, portant devant lui un bassin circulaire. C'est, à ma connaissance, la seule statue de ce type qui existe.

On le voit, l'année 1967 fut une année faste, pas tellement par le nombre, seulement légèrement supérieur à la moyenne, que par la qualité ou par l'intérêt des objets entrés. Cinq d'entre eux ont été jugés dignes de l'exposition de l'Orangerie ; trois autres : la harpé de Ramsès II, la stèle de Kahedj et la stèle de Peniset y auraient figuré aussi si elles avaient été achetées ou restaurées assez tôt. Riche en monuments beaux et rares comme le coffret de Mentouhotep, les masques de Mirgissa, la stèle de Kahedj, cette année l'a été aussi en témoins archéologiques jusqu'ici absents de nos collections : tessons des diverses civilisations nubiennes, vases de la fin du Moyen Empire, statues d'un type rare ou unique, etc. Elle représente à peu près le rêve idéal d'un conservateur en effet, puisqu'elle a apporté des renseignements à l'histoire de l'art, à l'aride archéologie, aussi bien qu'à l'histoire proprement dite et, ce qui est plus important encore, par les problèmes que posent certaines acquisitions, elle ouvre le champ à de nouvelles recherches.

De cette énumération un peu austère ressort, je l'espère, une idée assez exacte de l'alternance d'années où ont été acquises

quelques œuvres souvent sans éclat mais comblant une lacune, posant un « puzzle » à l'archéologue ou fournissant des renseignements à l'historien, œuvres qui constituent la grande majorité de ce qui rentre dans ce musée, — et d'années fastes, comme l'année dernière, où nos collections s'enrichissent non seulement de pièces « archéologiques », mais aussi d'œuvres majeures.



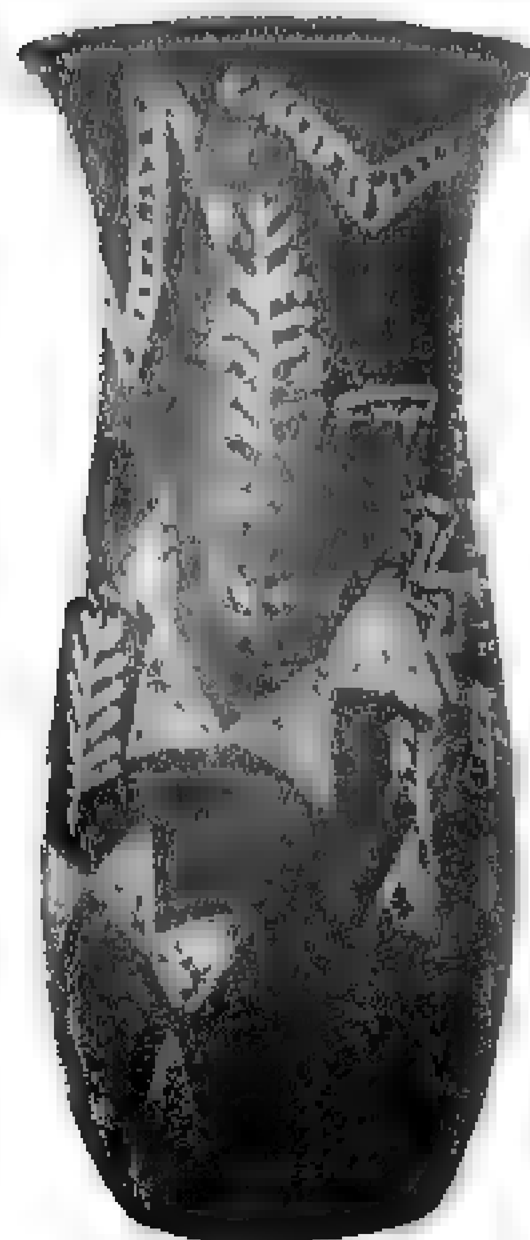
A.-E. 17337 : Palette prédynastique (21 x 11 cm).



B.-E. 17339 : Coiffure de Bès, verso (6 x 7 cm).



A. E. 17340 : Statuette de Soutekh. Hauteur : 7 7 cm



B.-E. 25382. Vase « amratien » rouge à décors blancs. Hauteur : 23 cm.



Chambre nº 1 (d'après Maiuri, *Bollettino d'Arte*, 1952, fig. 5, p. 8)

PLANCHE IV



Chambre n° 2 (photo du Service des Antiquités de Naples)

UN ORATOIRE POMPÉIEN CONSACRÉ A DIONYSOS-OSIRIS (1)

F. LE CORSU

La maison de Pompéi, qui fait l'objet de cette communication, est peu connue, car elle a été trouvée au cours des « nuovi scavi » et n'a pas encore été publiée. On a donné à cette maison le nom de « Casa dei Cubiculi floreali », c'est-à-dire « Maison des chambres fleuries ». Elle est située dans la Région I, isola 9, n° 6.

Lorsqu'on cherche, à Pompéi, des manifestations du culte isiaque, on visite plus particulièrement les maisons égyptisantes où sont figurés, la plupart du temps, des pygmées et des paysages nilotiques. Mais je pense que ce genre de décor, qui a eu un grand succès à l'époque romaine, ne correspondait pas à autre chose qu'à une mode, un goût pour l'exotisme, et ne signifie pas que ces demeures étaient habitées par des Isiaques. On pourrait les comparer à nos hôtels du XVIIIe siècle décorés de chinoiseries. Il est évident que leurs habitants n'étaient ni bouddhistes ni taoïstes.

Au contraire, les deux pièces dont nous allons parler ont une signification religieuse où les vieux mystères égyptiens sont étroitement mêlés au culte proprement hellénistique de Dionysos (ou de Bacchus, comme l'appelaient les Romains). Ces deux chambres fleuries ont suscité un article de A. Maiuri intitulé : *Nuove pitture di giardino a Pompei*[2] qui, comme son titre

---

1. Un article plus complet que celui-ci est actuellement à l'impression et paraîtra dans la *Revue archéologique*, 1957 fasc. 2

2. *Bollettino d'Arte*, 1952, p. 5-12 et fig. 2-10.

l'indique, ne porte que sur le décor végétal de ces pièces, considérées uniquement comme la représentation de jardins, sans que l'auteur y cherche aucune explication ésotérique. Signalons, d'autre part, que ces deux pièces sont aussi décrites en addendum dans le livre de Tran Tam Tinh, *Le culte d'Isis à Pompéi* (1964), mais avec quelques inexactitudes et sans illustrations. L'auteur a noté le sens isiaque à donner à la première chambre, mais il n'a pas vu celui de la seconde

Nous différencierons les deux pièces par la couleur du fond : noir dans la chambre donnant sur le portique (n° 1), bleu ciel dans celle ouvrant sur l'atrium (n° 2).

N° 1 : CHAMBRE A FOND NOIR (pl. III)

Cette petite pièce mesure 3,45 m × 2,05 m. Nous la décrirons de bas en haut :

a) D'abord un décor géométrique divisé, sur chaque paroi, en trois carrés ornés au centre alternativement d'un petit losange dans les cases latérales et d'un petit carré dans la médiane. Cette base figurerait assez bien un meuble ou un autel supportant les vases cultuels qui la surmontent

b) La zone suivante, divisée également en trois par paroi, est ornée de petits treillis coupés d'ouvertures et interrompus au centre de chaque paroi où un tertre supporte une vasque imitant le marbre montée sur un pied très orné. Dans la vasque, sur un coussin, est posé un vase d'orfèvrerie. Celui du mur du fond (orienté à l'est) a la forme de l'hydréion isiaque avec son anse caractéristique en forme d'uraeus. D'après Tran Tam Tinh, la vasque du mur gauche (côté nord) a la forme d'un oiseau aux ailes déployées et, sur le coussin, est peinte une situle d'or Quant à la paroi de droite (sud), elle est très détériorée, mais devait porter un décor analogue. Sur chaque paroi, sont posés, sur le sommet des petits treillis, deux vases qui encadrent la

vasque centrale. Pour la paroi du fond, ce sont des gobelets cannelés en forme de corolles (calices). Pour celle de gauche, ce sont des coupes à haut pied mince, ornées d'anses délicates et d'où s'élève un petit jet d'eau. Tous ces vases alternent avec des touffes de fleurs et de feuillages qui surmontent les treillis.

c) Au-dessus, chaque paroi est divisée, par des colonnettes à chapiteau lotiforme, en trois parties inégales (la plus large au centre) où sont figurés des arbres et des plantes d'espèces variées. Des oiseaux volent alentour ou sont perchés sur les branches. Au centre du mur du fond, c'est un figuier couvert de fruits qui est représenté. Un serpent s'enroule autour du tronc et dresse la tête vers une figue. De chaque côté, ce sont des arbousiers. Sur la paroi de gauche, on reconnait deux espèces de pruniers et un cerisier et, sur celle de droite (cette zone seule y est bien conservée) un citronnier encadré d'un poirier et d'un pêcher. Au pied des arbres poussent des buissons de laurier ou de myrthe

d) Enfin, le plafond voûté (détruit à moitié), peint sur fond rouge, devait donner l'illusion d'une tonnelle couverte de vigne. Un masque tragique, une lyre sont suspendus entre les feuilles et les grappes de raisin au milieu desquelles volent des amours D'après Tran Tam Tinh, on peut reconnaître dans le tableau central, malgré ses mutilations, Dionysos chevauchant une panthère.

Quelle signification peut-on donner à ce décor ? S'il n'y avait la série de vases cultuels, on pourrait se borner à penser que ce ravissant décor végétal n'avait pas d'autre but que de charmer les yeux des occupants de cette « chambre à coucher », mais la présence de l'hydréion avec son anse en forme d'uraeus nous oriente vers les rites isiaques que leur caractère secret ne permettait d'évoquer que par des symboles ou, comme ici, par des objets de culte qui servaient peut-être réellement à officier dans ce petit oratoire. La présence des vasques évoque l'eau sainte du Nil qui servait aux purifications rituelles, cette eau qui donnait

la vie symbolisée par l'épanouissement de la végétation. Le serpent, enroulé autour du tronc du figuier, rappelle le rôle important du serpent dans les mystères isiaques. On en promenait un, caché dans une corbeille, dans les processions. Il symbolisait la vie souterraine et rappelait aussi l'uraeus sacré d'Égypte porté au front par les dieux et les rois. Enfin, le caractère mystérieux de cette petite pièce est encore accentué par le fond noir du décor

Quant au plafond, la vigne, le masque tragique suffiraient à évoquer Dionysos, même si le tableau central était tout à fait détruit. La lyre elle-même, attribut d'Apollon, servait aussi aux musiciens des thiases dionysiaques (voir le silène jouant de la lyre dans les peintures dionysiaques de la Villa des Mystères) [3] D'ailleurs, à l'époque hellénistique, Dionysos avait emprunté quelques traits à Apollon. Nous pensons, comme Tran Tam Tinh, que cette pièce était un oratoire destiné au culte privé des mystères isiaques. Remarquons que le plafond associait Dionysos à ce culte. Nous verrons plus loin d'autres exemples de cette association

N° 2 : CHAMBRE A FOND BLEU CIEL (pl IV)

La deuxième chambre mesure 2,85 m × 2,24 m ; elle est donc un peu plus petite que la précédente. Son attribution est, à première vue, plus mystérieuse. Si nous examinons les différentes zones de bas en haut, nous voyons :

a) Un décor de touffes de plantes vivaces sur fond noir, divisé en trois compartiments par paroi ;

b) Au-dessus, un décor imitant de la vannerie couleur paille. Ces décors sont les mêmes pour les quatre parois.

3. A. Maiuri, *La Villa dei Misteri*, Rome 1947, I, pl. 50.

Pour les zones suivantes, nous décrirons séparément chaque paroi :

1. — *Mur du fond* (paroi est)

c) Il est divisé en trois à l'aide de colonnettes semblables à celles de la première chambre et orné également d'arbustes et de plantes variées : un laurier au centre encadré d'un citronnier et d'un cerisier. Mais, dans les cases latérales, se détachent en grisaille sur le fond de feuillage des statues de style égyptien, debout sur des socles. Ces deux statues masculines se font face Elles portent le pagne court de l'Ancien Empire et ont au front un uraeus attaché à un ruban (ce que les Grecs appelaient un diadème). Une main tend une patère avec des offrandes indistinctes. L'autre main, qui pend le long du corps, tient un objet qui semble être une déformation du signe de vie (☥). Sous la statue poussent de grosses fleurs blanches à quatre pétales qui ressemblent à des anémones. Le centre de la case médiane est occupé par un tableau représentant Dionysos couronné de feuillages, mollement étendu, un thyrse à la main, et un personnage debout devant lui, une main repliée sur la tête (vraisemblablement une Bacchante) tenant son thyrse renversé. Toute l'attitude de ce dernier semble dépeindre l'affliction A l'époque hellénistique, Dionysos a souvent cette attitude languide (voir le Dionysos de la salle des mystères de la Villa Item) [4]. Cette pose dépeint-elle simplement son ivresse ou, à cause de son rôle de dieu végétant, traduit-elle son agonie symbolisant celle de la nature qui renaîtra au printemps ?

d) La frise est ornée de deux guirlandes de feuillage à l'intersection desquelles est suspendu un masque tragique au bout d'une chaîne. Des oiseaux volent ou sont perchés sur les tableaux ou encore marchent sur la poutre horizontale peinte entre la frise et la zone au-dessous. Ils sont soigneusement différenciés : on peut identifier un corbeau, une mouette et des

4. A. Maiuri, o.c., I, pl. O

oiseaux plus petits. Sous chacune des guirlandes, un tableau représente une scène d'offrande de style égyptien. Dans celui de gauche un personnage debout, vêtu d'une jupe longue, tend la main gauche au-dessus d'une table d'offrandes non garnie. Dans sa main droite, pendant le long du corps, il tient un objet qui est une déformation encore plus accentuée du signe de vie (☥). La divinité qui lui fait face, de l'autre côté de la table d'offrandes, est assise sur un siège cubique à dossier incurvé en arrière. Elle tient de la main droite l'offrande qu'elle vient sans doute de recevoir : un plateau portant des pains de différentes formes, représentation classique du signe hiéroglyphique matérialisant l'idée d'offrande. Le tableau de droite est composé de la même manière : deux personnages de part et d'autre d'une table d'offrandes garnie, cette fois, comme le plateau de l'autre tableau. L'orant, agenouillé, tient de la main droite une patère avec laquelle il est en train de faire une libation de liquide. Il est vêtu d'un pagne court et d'un large collier bleu *ousekh*. Tous ces personnages sont trop détériorés pour être identifiés d'une façon sûre. Nous verrons que les deux divinités pourraient représenter Osiris.

2. — *Mur de droite* (paroi sud)

a) On y retrouve la même disposition et le même décor mais la statue représentée dans la case de gauche est assise sur un siège à dossier incurvé comme celui des tableaux, et non debout (à droite, une ouverture de porte coupe le panneau à l'endroit où devrait se trouver la statue symétrique). Le personnage porte le même pagne court et la même coiffure que ceux du fond. Il tient de la main gauche une sorte de sceptre et la main droite tend horizontalement le signe de vie, mais sans nœud transversal (⚲). Sous la statue, poussent les mêmes fleurs que sous celles du mur du fond (Fig. 1). Dans la case du milieu, on reconnaît un laurier avec ses fleurs roses. Au centre, se trouve également un tableau dionysiaque : Ariane endormie

sur le rivage de Naxos, après avoir été abandonnée par Thésée, est vue de dos. Elle est couronnée de feuillages et à demi dévêtue ; Dionysos, debout et nu, si l'on excepte une étoffe flottant sur son bras, couronné lui aussi de feuillages et portant un thyrse, se penche pour écarter les voiles de la belle mortelle. Ce sujet a été souvent traité par les peintres grecs et par leurs copistes romains ; l'original devait être un tableau d'un peintre célèbre.



Fig. 1. Chambre n° 2, détail de la paroi sud

d) Comme la paroi est plus large, la frise comporte trois guirlandes au lieu de deux. A l'intersection de celles-ci sont suspendus des boucliers à ombilic. A droite et à gauche se trouvent des urnes funéraires. Un oiseau est perché sur l'anse de celle de droite, un autre à l'angle du tableau, d'autres volent. On distingue sur la poutre de séparation un ibis et une pie. On voit aussi un corbeau, un rouge-gorge, etc. Il n'y a qu'un seul tableau égyptien au centre, représentant le taureau Apis tacheté de noir et de blanc avec une ceinture ocre. Il porte le disque solaire entre les cornes et, au cou, un sceau ou un signe de vie.

3. — *Mur de gauche* (paroi nord).

c) Il est symétrique au mur de droite, mais beaucoup plus abîmé. Les deux statues assises se font face. Au centre, le tableau représente un musicien debout, âgé et obèse qui paraît aveugle (la pupille est indiquée dans le haut du blanc de l'œil). Il est couronné de fleurs et vêtu d'un manteau drapé sur une longue tunique ; il chante et esquisse un pas de danse, en s'accompagnant sur une cithare, devant une femme assise qui semble jouer de la harpe. Elle est vêtue d'une ample tunique de laquelle dépasse un long *chiton* qui lui descend jusqu'aux pieds. Elle est assise sur un gros siège cubique (Fig. 2). Ce duo rappelle les scènes de concert représentées dans les tombeaux égyptiens et, en particulier, les harpistes aveugles qui en font souvent partie. Par sa composition statique, empreinte de gravité, cette scène diffère totalement des Bacchanales échevelées qui accompagnaient les Dionysies, après les libations sacrées de vin, et dont mainte représentation illustre l'iconographie dionysiaque. Peut-être faut-il attribuer ce style solennel à l'influence des rites isiaques célébrés dans cette maison.

d) La frise est composée de la même manière que celle du mur opposé. La pancarte représente également Apis. Parmi les oiseaux, on peut identifier une colombe et un corbeau.

4. — *Mur du côté de l'entrée* (paroi ouest).

c) De part et d'autre de la porte sont peintes, au milieu du feuillage, des statues égyptiennes debout symétriques à celles du fond.

d) La frise est également symétrique à celle du fond.

L'enduit du plafond voûté est malheureusement tombé et a disparu.

Pour expliquer le décor de cette pièce, nous avons choisi trois exemples parmi les plus probants (l'Iséum de Pompéi, la Villa des Mystères ou Villa Item et le Sérapéum de Memphis), montrant que Dionysos pouvait être une forme d'Osiris et que, par suite de cette assimilation, ses mystères étaient liés à ceux d'Isis.

Reprenons d'abord l'examen de notre chambre fleurie. Nous avons vu qu'au moins deux des tableaux, placés au centre des parois, ont trait au mythe dionysiaque. Celui-ci est encore évoqué par les masques tragiques de la frise. On sait, en effet, que Dionysos était le patron des acteurs, parce que la représentation de



Fig. 2. — Chambre n° 2, tableau de la paroi nord.

ses mystères aurait été à l'origine du théâtre grec. Peut-être le décor de vannerie est-il lui aussi lié aux mystères dionysiaques dont l'un des attributs était un van sacré.

Mais, si Dionysos est clairement représenté dans cette pièce, ce qui peut paraître surprenant, c'est qu'il soit entouré d'éléments égyptiens : association, au registre médian, de statues égyptiennes et de tableaux dionysiaques ; dans la frise, de masques dionysiaques et de tableaux égyptiens. Parallèlement, nous avons vu que, dans la première chambre, la décoration des murs est isiaque et celle du plafond dionysiaque. Toutefois, il faut reconnaître qu'ici aucun des motifs égyptiens n'est franchement isiaque. L'artiste a représenté des statues masculines (particuliers, rois ou dieux), des scènes d'offrandes, le taureau Apis.

Ce troisième motif est le plus facile à expliquer : le taureau Apis, encore adoré à l'époque gréco-romaine au Sérapéum de Memphis et, sans doute, à celui d'Alexandrie où a été trouvée une magnifique statue de taureau en granit noir érigée par Hadrien[5], était l'incarnation sur terre du dieu des morts, Osiris. Or, Hérodote, puis Plutarque, assimilaient Osiris à Dionysos.

Effectivement, les deux divinités ont des points communs. Dionysos, sous sa forme de taureau qui est bien attestée[6], ressemble à Osiris sous celle d'Apis. C'est sous cette incarnation que l'invoquent les Bacchantes d'Euripide. Iacchos, nom sous lequel est adoré Dionysos dans ses mystères athéniens et éleusiniens, est un dieu-enfant à cornes de taureau. Comme Osiris, Dionysos a lutté contre les forces du mal représentées par Seth et ses confédérés pour le premier, par les Titans pour le second. L'un et l'autre ont été tués et dépecés. Mais tous deux ont ressuscité et retrouvé leur forme première grâce au concours de déesses (Isis et Nephtys pour l'un ; Athéna, Déméter et Rhéa pour l'autre). Enfin, sous son nom de Iacchos, Dionysos était associé à Déméter et au mythe de Coré. On sait comment cette

5. Breccia, *Alexandrea ad Aegyptum*, 1914, p. 99, fig. 23.
6. Voir par ex. Grégoire, *Bacchos le taureau et les origines de son culte*, ds *Mél. Charles Picard*, 1949, I, 401-5.

dernière, enlevée à sa mère par Hadès pour régner avec lui sur les Enfers, revenait chaque année sur terre au printemps, symbolisant la renaissance annuelle de la végétation. Ce sens secret de mort et de renaissance n'est pas seulement l'idée fondamentale des mystères d'Éleusis, mais de la plupart des mystères célébrés à l'époque gréco-romaine en l'honneur des dieux végétants (Attis, Adonis, etc.).

ISÉUM DE POMPÉI

Dans cet édifice particulièrement bien conservé, nous allons trouver Dionysos installé chez Isis. Ce petit sanctuaire se dresse sur un podium au milieu d'une cour à péristyle. Il est tétrastyle avec, de chaque côté de l'entrée, deux ailes ornées de niches, dont l'une contenait encore une statue d'Harpocrate (Horus l'enfant, fils d'Isis) ; l'autre a été retrouvée vide, mais on peut présumer qu'elle abritait une effigie de Sérapis, pour compléter la triade classiquement adorée à l'époque hellénistique. Or, à l'arrière du sanctuaire, se trouve une troisième niche où subsistait encore, au moment de la découverte, une statue de Dionysos avec une panthère. Il est donc vraisemblable que celui-ci jouait un rôle dans les rites isiaques.

VILLA DES MYSTÈRES

Puisqu'on trouve Dionysos associé aux mystères isiaques, on peut se demander si l'on rencontre aussi le phénomène inverse. On connait les célèbres fresques de la Villa des Mystères où toute une salle est consacrée à l'initiation dionysiaque. Or, ce qui est sans doute plus qu'une coïncidence, les murs du vestibule sur lequel elle ouvre sont décorés, sur fond noir, de petits motifs égyptiens : Isis ptérophore et Nephtys, coiffées d'une fleur de lotus, de part et d'autre d'un ichneumon (ou d'un crocodile)

sacré, divinités hiéracocéphales, uraeus ailé, ibis, canards et oiseaux divers. Le registre du bas est orné de touffes de plantes comme dans notre chambre fleurie [7]. De plus, dans une autre chambre (n° 32) [8] de la même villa, un petit tableau représente une femme debout sur le perron d'un temple. Elle est enveloppée tout entière dans un grand manteau dont un pan lui recouvre aussi la tête. Toute son attitude est faite de recueillement. Elle regarde une servante (*hiérodule*) accroupie par terre, en train de dévoiler une corbeille (une *ciste*) de laquelle jaillissent les replis d'un serpent. Cette scène semble bien avoir trait au culte isiaque. Il y aurait donc aussi association des rites égyptiens à ceux de Dionysos.

On remarquera, dans la salle des mystères, au centre de la composition, la pose majestueuse de la femme aux pieds de laquelle Dionysos est à demi étendu et qu'on identifie généralement à Ariane. Elle semble davantage une déesse qu'une simple mortelle. Malheureusement, sa tête et son torse sont endommagés, si bien qu'on ne peut tirer parti, pour son identification, de sa coiffure. Remarquons que la pose alanguie du dieu ressemble à celle qu'il a aussi sur un de nos tableaux (mur du fond). On n'a pas assez attiré l'attention sur le fait que Dionysos, dieu végétant, était tout naturellement associé, dans ce rôle, à Déméter, déesse du grain et de la végétation. Or, Isis, qui avait appris aux Égyptiens l'agriculture, était assimilée à Déméter. La présence des symboles égyptiens représentés à l'entrée de cette salle, ainsi que le tableau de la chambre n° 32, incitent à penser qu'ici aussi il y avait parallélisme entre les deux cultes et nous émettons l'hypothèse que la compagne de Dionysos pourrait être l'Isis, déesse universelle, que les Romains adoraient sous différents noms, ainsi que nous l'apprend la célèbre prière de Lucius, le héros d'Apulée, dans « l'Ane d'Or » :

7 A. Maiuri, *o.c.*, p. 202-4 et fig. 86 et 87.

8. *O.c.*, p. 204 et fig. 88.

« Reine du ciel, que tu sois Cérès... Vénus... la sœur de Phébus (c'est-à-dire Diane)... Proserpine... sous quelque nom... qu'il soit légitime de t'invoquer, assiste-moi dans mon malheur ». Et la déesse, « émue par sa prière », lui répond : « ... Puissance unique, le monde entier me vénère sous des formes nombreuses, par des rites divers, sous des noms multiples... les Égyptiens... m'appellent de mon vrai nom, la reine Isis » [9].

SÉRAPÉUM DE MEMPHIS

Une difficulté d'ordre dogmatique se pose pourtant au sujet de cette union entre Isis et Dionysos-Osiris. On sait, en effet, qu'à l'époque qui nous occupe (Ier siècle de notre ère), le parèdre d'Isis dans le monde gréco-romain n'était plus Osiris, mais Sérapis. Ce dieu, créé de toutes pièces à Alexandrie par le premier Ptolémée dans le but d'helléniser le culte égyptien d'Osiris-Apis qui fascinait les colons grecs, avait tous les traits du roi des Enfers, Hadès (ou Pluton) : majestueux vieillard à la barbe bouclée et au regard profond, dont les images étaient plus volontiers sculptées dans des pierres noires pour accuser leur caractère funèbre.

Avant la construction du Sérapéum d'Alxandrie (et encore après), un culte fut rendu à Sérapis dans un sanctuaire (détruit aujourd'hui), sans doute de proportions modestes, à Memphis, aux abords immédiats de la nécropole souterraine des taureaux-Apis retrouvée par Mariette en 1850. C'est aux portes de cette sépulture que Mariette dégagea le fameux exèdre des poètes et philosophes grecs, dont la présence en cet endroit concrétise le parallélisme qui existait entre les cultes grecs et égyptiens au Sérapéum de Memphis. Or, non loin de cet exèdre, a été découvert un ensemble de groupes sculptés bordant la voie d'accès à la nécropole, où dominent des enfants chevauchant des animaux,

9. *Les Métamorphoses*, XI, 2 et 5, trad. P. Vallette, « Les Belles Lettres », 1945.

en alternance avec des sphinx et des sirènes [10]. Les animaux qui servent de montures sont : une panthère, un lion, des paons et l'animal fabuleux tricéphale qui, sous le nom de Cerbère, gardait la porte des Enfers. On sait que la panthère était la monture de prédilection de Dionysos ; le lion la remplaçait à l'occasion ; le paon, bien que plus rare, faisait lui aussi partie du thiase dionysiaque ; enfin, Cerbère était le compagnon de Sérapis. C'est l'enfant Dionysos qu'il faut reconnaître dans le cavalier montant chacun de ces animaux, comme le confirment d'ailleurs les grappes de raisin figurées à l'arrière des paons et entre les pattes du lion et de Cerbère. Il semble que la présence répétée de Dionysos aux abords du Sérapéum de Memphis et son association avec le gardien infernal de Sérapis, montrent que, dans l'esprit des fidèles, il ne faisait qu'un avec ce dernier dieu dont il représentait, sous une forme juvénile, le principe renaissant. Sérapis et Dionysos auraient ainsi concrétisé les deux aspects d'Osiris, dieu des morts d'une part, et dieu de la renaissance de l'autre, ce qui expliquerait que l'un et l'autre puissent se trouver représentés aux côtés d'Isis.

Dans notre maison fleurie, l'association de Dionysos et d'Isis est évidente dans la première chambre. Si, aux yeux des Pompéiens, Dionysos était la forme renaissante d'Osiris, le décor de la deuxième chambre s'explique aussi. La première pièce étant consacrée à Isis, la deuxième l'était à Dionysos-Osiris représenté parallèlement sous sa forme grecque (Dionysos) et sous sa forme égyptienne (Osiris). Il faudrait alors reconnaître le frère-époux d'Isis, non seulement dans le taureau Apis, mais dans les statues debout et assises et dans les divinités des tableaux égyptiens recevant l'offrande. Remarquons que les statues assises tendent le signe de vie comme le font les divinités égyptiennes dans l'au-delà, lorsqu'elles le font sentir au mort pour lui insuffler la vie.

10. Lauer-Picard, *Les statues ptolémaïques du Sarapieion de Memphis*, Paris, 1955, p. 174-209 et pl. 19-23.

Si nous examinons maintenant les autres symboles décorant cette chambre, nous suggèrerons que les urnes funéraires faisaient allusion à la mort, la végétation luxuriante à la renaissance et les oiseaux (mais cette dernière hypothèse sous toute réserve) à l'immortalité de l'âme que les Egyptiens représentaient sous la forme de l'oiseau-*ba* qui, échappé de l'enveloppe corporelle, pouvait s'envoler librement et se poser où bon lui semblait. Dans les textes funéraires égyptiens, de nombreux chapitres étaient consacrés à cette transformation en divers oiseaux, souhaitée par le mort comme l'accomplissement de sa libération de la pesanteur terrestre et comme la possibilité de s'envoler au ciel où résidaient les dieux gouvernés par Rê, le soleil ailé.

On pourrait donc interpréter nos deux chambres comme des pièces secrètes (elles sont à peine éclairées par de minuscules fenêtres) où s'accomplissaient les rites de renaissance, obtenus dans la première par l'entremise d'Isis et, dans la seconde, par celle de Dionysos-Osiris. Observons que les feuillages sont peints sur fond noir dans la première chambre et sur fond bleu ciel dans la deuxième. L'une pourrait alors évoquer la renaissance dans le monde inférieur et l'autre la renaissance au ciel.

Pour finir, on peut se demander à qui servaient ces deux chambres de renaissance installées dans une maison privée. Si elles étaient plus vastes, on pourrait penser que c'étaient des lieux d'initiation, peut-être préparatoires aux cérémonies qui devaient se dérouler à l'Iséum. Mais leur exiguïté s'oppose à toute assemblée, à moins que les rites d'initiation ne fussent accomplis par un seul myste à la fois, ce qui n'est pas exclu. Le propriétaire inconnu de notre maison devait être, sinon un prêtre isiaque, du moins un initié aux mystères d'Isis (chambre n° 1) en même temps qu'un myste dionysiaque (chambre n° 2). Ce qui confirme notre thèse d'un lien entre les deux cultes, c'est que ceux-ci n'ont pas été évoqués séparément, un par pièce, mais volontairement mêlés : identité du décor floral dans les deux oratoires. rappel de Dionysos au plafond de la chambre isiaque, assimilation de Dionysos au frère-époux d'Isis dans la deuxième.